

IV.

ÉTAT INTÉRIEUR DE L'EMPIRE APRÈS LA REVANCHE

Grâce à cette discipline de fer imposée à tout le monde, à la Cour, à l'armée, à la plèbe même, autrefois redoutée, Basile put transmettre le pouvoir à ce frère Constantin, doux vieillard, peureux et goûteux, large de dons, occupé de Cirque et de dés¹ ainsi qu'à rêver des nombreuses amours de sa jeunesse, alors que cette police impériale poursuivait la recherche des suspects qu'il fallait aveugler. En mourant², Constantin, l'homonyme de son aïeul, le philosophique Porphyrogénète, maria Zoé, sa fille aînée, qui héritait de l'Empire, à Rhomanos, dit Argyropoulos, de la famille patricienne des Argyri: il avait attendu son agonie pour décider de ce mariage.

On eut donc, de 1029 à 1034, après les deux années du règne de Constantin, une nouvelle ère de paix, Rhomanos³ était un philosophe, influencé par les nouvelles idées du temps: il savait le latin et avait devant ses yeux le modèle des Antonins⁴. Car l'école de Bardas, l'activité littéraire de Photios avaient eu leurs conséquences, créant à Byzance un véritable esprit nouveau, qui devait amener bientôt la fondation du grand „Musée“ de Constantin le Monomaque (1042-1054), école de droit et de philosophie qui surpassait de beaucoup l'ancienne⁵. Le directeur de cette école, le „président des philosophes“, était le très savant lettré, maître des „logoi“, Constantin ou Michel Psellos, la gloire littéraire de son siècle⁶.

¹ Psellos, pp. 26-28; Cédre-ne-Skylitzès, p. 484.

² La date précise de sa mort, dans la chronique italienne de Lupus le Protospathaire (Muratori, V): à la veille de St. Martin 1029.

³ Constantin avait pensé d'abord au patrice Constantin Dalassénos, qu'il voulait faire son gendre; Cédre-ne-Skylitzès, II, p. 484.

⁴ Psellos, pp. 30-31.

⁵ Attaliatè, p. 21. Sur le *πρόεδρος τῶν φιλοσόφων*, *ibid.* Sur les registres de sentences, *ibid.*, pp. 21-22.

⁶ Voy. plus bas.

Les plus grands éloges s'adressaient à ceux des empereurs qui, comme le vieux Rhomanos, avaient goûté à la philosophie hellénique remise au jour. Cette société, confiante dans l'éternité de la durée de l'édifice impérial remis à neuf, semblait croire que le temps était venu maintenant de se livrer, comme dans une nouvelle Athènes, à la vie molle, riche, occupée à des discussions fines, de ces cités antiques que l'on ne pouvait admirer assez. Une fraîche brise de renaissance soufflait sur les miasmes de ce vieux Byzance.

Rhomanos III ne s'était guère soucié d'associer au pouvoir suprême la princesse Zoé, épousée à l'âge de cinquante ans. Il avait éloigné du Palais et enfermé dans un monastère Théodora, soeur de Zoé et héritière de l'Empire au même titre de porphyrogénète. On vit dans la maladie de l'empereur une vengeance de Zoé, et, lorsqu'il fut trouvé mort dans son bain, l'opinion publique crut à un crime, qui, du reste, n'eût abrégé sa vie que de quelques mois peut-être. L'assassin aurait été le beau courtisan Michel, originaire de Paphlagonie, et d'abord simple artisan, que son frère avait su faire attacher à la Cour¹. Le patriarche Jean fut contraint de venir célébrer, pendant cette nuit du Jeudi Saint où arriva la mort du vieil empereur, le mariage de sa veuve, la sexagénaire Zoé, avec le jeune favori.

Ces vilaines choses ouvrent une ère de déchéance pour l'autorité impériale, par suite de l'avilissement ou de l'insignifiance des personnages qui l'exercent. Le principe dynastique, si puissamment établi par Basile, eut cette conséquence désastreuse : le règne dissolu de Zoé, le règne timide de Théodora et, après leur disparition, la rapide série malheureuse des empereurs „adoptés“, qui ne finissent pas toujours sur le trône.

¹ Une chronique italienne, déjà citée, l'appelle „Bringa“ (le Phrygien), son successeur devant être „Utringa“ (ὁ Φρύγιος). Dans une chronique vénitienne citée par Iorga, *Venise*, le premier est nommé „Brica“.

Le Paphlagonien épileptique¹ tomba bientôt dans le marasme et finit avant la vieillesse (décembre 1041). On le vit à Constantinople passer dans les fêtes, comme un fantôme déplorable du robuste et florissant gaillard qu'il avait été, et les gens pieux croyaient reconnaître dans son malheur la punition de son crime. Il fit adopter par Zoé le fils de sa soeur, un autre Michel, auquel le peuple donnait le sobriquet de *Kalaphatès* : le Poisseur, à cause du métier qu'avait exercé son père.

Cet adolescent, devenu César, voulut éloigner Zoé, et la fit même sortir du Palais. Mais le sentiment dynastique de la populace se révolta; et il se trouva un patriarche, des nobles du Sénat et de l'armée, pour organiser la révolte, car Zoé, représentant le principe de légitimité, devait avoir des prétendants pour de nouvelles noces. Michel, abandonné de ses amis, fut pris, et pour la troisième fois depuis bien longtemps un empereur fut aveuglé dans Constantinople, sous les regards d'une foule sauvage, qui se repaissait de ce spectacle des souffrances de son maître de la veille². C'était pour le prestige impérial un degré de déchéance de plus.

Théodora, tirée de son monastère par une bande de rebelles, avait été proclamée, elle aussi, impératrice. Mais Zoé sut l'écartier, et, aussitôt, prit un troisième mari dans la personne de Constantin X, dit le Monomaque (12 juin 1042-1054). C'était encore un des *πολιται*, des sénateurs; il débuta par des largesses au peuple, et ne tarda pas à rogner sur les dépenses de l'armée.

Le nouveau régime des économies militaires et des taxes lourdes qui devaient permettre de faire des largesses au peuple et d'édifier des églises somptueuses, le système des empereurs strictement constantinopolitains, des souverains orientaux enfermés dans leur capitale et dans leur Palais sacré, avait déjà

¹ Psellos, p. 57; Guillaume de Pouille (*De rebus Normannorum*) le dit aussi.

² Cédreus-Skylitzès, pp. 507, 521-522, 525-526, 534, 536-537, 539. Cf. Schlumberger, *Une révolution de palais en l'an 1042 à Byzance*.

produit des conséquences. Vers l'an 1040, avant même qu'une vingtaine d'années se fût écoulée après la mort du grand Bulgaroctone, avaient commencé les révoltes des provinces, n'ayant plus à leur tête des chefs indigènes, mais des hôtes, des pupilles, des fonctionnaires d'origine étrangère de la Cour de Byzance.

La Serbie en donna le signal. Dès environ 1034 Étienne Voïslav s'était soulevé, dans la région dalmatine de la Zenta et du Stagno¹, près de la ville de commerce, alors florissante, de Raguse: il fut pris par les Impériaux, mais put revenir dans son royaume et s'y maintenir. Une armée byzantine, surprise dans les défilés, fut détruite dans la Dioclée, sous Michel ou Michaïlas, son fils, qui conclut avec l'empereur une paix lui laissant la possession de cette Serbie du Sud³.

Les boïars bulgares d'autrefois étaient maintenant disséminés presque partout avec leurs familles. Ils n'avaient pas gardé d'attaches dans leur pays, et ne pensaient pas tout d'abord qu'il dût y avoir une révolution dans leur empire national. On dut donc apprendre avec surprise à Byzance que Pierre, dit Délianos, petit-fils de l'„empereur“ Samuel, ayant quitté la capitale, avait suscité des troubles du côté de Belgrade et de la Morava, dans la Serbie danubienne actuelle⁴. Il avait probablement l'appui des Vlaques⁵ et des Hongrois.

Délianos entretenait des relations amicales avec les gens de la Zenta, avec ces Vlaques des montagnes qui durent être, cette fois aussi, parmi les combattants du restaurateur bar-

¹ „La plage“ (ἡ τὴν ἄμμον). La forme byzantine est Σταμνος.

² Cédrene-Skylitzès, pp. 515, 526.

³ Voy. Cédrene-Skylitzès, II, pp. 544-545, 607; Kékauménos, pp. 25, 27. Il épousa une Byzantine, et ses fils de ce mariage s'appellent: Nicéphore et Théodore; Presbyter Diocleas, p. 52. Cf. Miklosich, *Monumenta Serbica*, p. 60.

⁴ Cédrene-Skylitzès, I, pp. 531-533; Psellos, pp. 69 et suiv., 73 (sur ce Dolianos“).

⁵ Entre les siens on trouve un Litovoïu (Αυτοδόης) de Diavol (Kékauménos, p. 27). Un Litovoïu fut, au XIII-e siècle, le créateur de l'État ol-ténien de la Valachie.

bare. La garnison de Durazzo ne put pas empêcher l'extension des troubles ; après quelque temps cette résidence de duc byzantin tomba au pouvoir des Bulgares. D'autres chefs s'arrogèrent l'indépendance : un Tichomir, qui fut tué, un Ivatzès¹, un Aloysianos, ce „célèbre guerrier²“, fonctionnaire byzantin honoré, lui aussi, du titre de patrice, qui habitait Théodosiopolis et se targuait d'être le fils puiné du „comitopoule“ Aaron³. Délianos promettait le rétablissement des anciennes prestations du temps de la liberté, où les sujets du prince bulgare donnaient seulement à titre d'impôt un muid de blé, un muid de millet et une mesure de vin pour chaque paire de boeufs qu'ils employaient et, conséquemment, pour le *zygos* de terre qu'ils labouraient. L'empereur Constantin le Monomaque, qui se trouvait à Thessalonique, s'enfuit devant les mutins, et la grande ville fut assiégée par les Bulgares⁴. Mais, à la fin, des dissensions éclatèrent. Délianos eut les yeux arrachés par ses adversaires, alors qu'Aloysianos, battu par le Franc Crispin, se soumit aux Impériaux à Mosynopolis et Ivatzès tomba en leur pouvoir⁵.

L'Occident balcanique était regagné. Le sort paraissait vouloir rendre à l'Empire, dirigé vers l'Occident, du moment qu'il n'y avait plus à l'heure présente un péril arabe, l'Italie. Lorsque le même empereur fut associé au trône par Zoé, c'est-à-dire lorsque l'impératrice se résigna à abdiquer le pouvoir entre les mains de cet homme de Cour, de ce Constantinopolitain, il y eut sans doute dans les provinces des mécontentements parmi les officiers.

Constantin fut assez imprudent pour pousser à bout le meilleur homme de guerre que l'Empire possédait à cette

¹ Cédrene-Skylitzès, pp. 528-529.

² Θαυμαστός ἄριστος στρατιώτης; Kékauménos, pp. 27-28. Délianos est pour lui un simple *τοπάρχης* (*ibid.*).

³ Cédrene-Skylitzès, I, p. 531.

⁴ *Ibid.*, pp. 527-530.

⁵ *Ibid.*, pp. 532-533.

époque, Georges Maniakès¹, le conquérant d'Édesse², un Asiatique que Zoé avait nommé stratège plénipotentiaire de la Sicile et de l'Italie méridionale, envahie récemment par des aventuriers normands venus de France³. Il réunit des Italiens, et même un fils de roi norvégien, futur roi lui-même, Harald Handrada⁴, et défendit énergiquement la terre de l'empereur; il put même reconquérir Messine. Constantin le Monomaque craignait la réputation et les talents de ce général; il le rappela. Alors Maniakès chaussa les brodequins de pourpre, et on le vit débarquer à Durazzo avec ses cadets de famille francs, ses francopoules⁵. Il mourut au milieu de sa victoire sur l'armée envoyée pour le combattre⁶. Mais, pendant que les Normands poussaient opiniâtement leur oeuvre de conquête dans les „Deux-Sicules“, où on les acceptait volontiers, pourvu qu'ils n'entrent pas dans les villes, prêtes à se racheter⁷, les „Maniakites“ errèrent pendant longtemps dans ces régions de l'Occident où leur brillant chef était tombé dans la mêlée.

Maintenant, dans l'Italie méridionale, envahie par les Nor-

¹ Sources italiennes, dans Dölger, *Regesten*, no. 856.

² Cédrene-Skylitzès, p. 530.

³ Voy. Gabotto, *La leggenda di Maniace*, dans l'„Archivio storico messinese“, I; Amari, *Biblioteca Arabo-Sicula*, Turin-Rome 1880-9; *Documenti per servire alla storia di Sicilia*, quatre séries.

⁴ Voy. G. Storm, dans la „Historisk Tidskrift“, 1884; Lujó Brentano, *Die byzantinische Volkswirtschaft*, p. 25, note 2 (les richesses qu'il rapporte, en 1047, de Constantinople). Cf. Michel A. Dendias, *Οι Βάραγγοι καὶ τὸ Βυζάντιον*, Athènes 1925; *Ἀρχαῖα Πόντου*, I, p. 51; Vasiliowski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, 1874-5. Cf. sur les „Kulpingues“, C. Neumann, dans la „Byz. Zeitschrift“, III, p. 574 et suiv.; *ibid.*, IV, p. 239 (des Kylfingar du Nord). Église des Varègues à Constantinople, „Échos d'Orient“, 1924, p. 448 et suiv.

⁵ Lupus le Protospathaire le présente fuyant devant les „Longobards“, c'est-à-dire les Normands, qui voulurent se saisir de lui; Muratori, V, c. 151.

⁶ *Ibid.*, p. 521; Attaliote, pp. 18-19; Psellos, p. 138 et suiv. Voy. aussi Bréhier, *Hommes de guerre byzantins: Georges Maniakès*, Tours 1902.

⁷ Voy. son sceau dans l'Ἐπιστηρὶς τῶν θυζ. σπουδῶν, IX, p. 123 et suiv.

mands, l'Empire conservait seulement Brindisi, Otrante, Tarente et Bari. La Sicile même fut en danger d'être perdue par l'incapacité ou le manque de moyens d'Étienne, successeur de Maniakès. Les habitants préféraient les Sarrasins aux Grecs de Byzance. A peine Katakalon „le Brûlé“ (Kékauménos), „archonte du thème des Arméniaques“, put-il sauver cette belle cité de Messine¹.

Et voilà maintenant que les Ouzes ou Coumans arrivent sur le Danube² et les Petchénègues détalent devant le danger qui les menace de la part de ces parents laissés jadis dans la steppe. Le khan Kégen, qui avait soumis à ses ordres tous les chefs petchénègues, trouve un concurrent dans Tyrach, qui commandait une des tribus. Tour à tour, dans leur lutte acharnée, les gens du rebelle et ceux du khan passent le Danube du côté de la Dobrogea.

Byzance vit dans l'arrivée de ces soldats d'avant-garde, peu coûteux, une bonne fortune. On fit baptiser les barbares, encore tout dépaysés dans ce milieu nouveau, qu'ils avaient connu seulement par leurs anciennes expéditions; les chefs furent affublés de beaux habits de soie et de grands titres byzantins; ils durent obtenir des terres par des privilèges solennels, des chrysobulles. Mais, lorsqu'on les envoya en Asie contre les Turcs, ils firent volte-face avant même d'avoir vu l'ennemi, et, repassant la mer sur des barques, ils se mirent à dévaster d'une manière effrayante la contrée du côté du Pont. Les Coumans, de leur côté, ne tardèrent pas à arriver par Vidine, et ils traversèrent la péninsule jusqu'à Thessalonique³.

L'Empire dut se résoudre encore une fois à négocier, à corrompre, à soudoyer et à conclure des traités avec ces barbares incorrigibles, dont un christianisme superficiel n'avait pas changé l'âme⁴. Ils restèrent maîtres de régions entières qui

¹ Cédrene-Skylitzès, pp. 523-524, 545 et suiv.

² La *νησις ποταμια*, Cédrene-Skylitzès, p. 583, est la région valaque de la Borcea.

³ Cédrene-Skylitzès, p. 654 et suiv.; Attaliote, p. 83 et suiv.

⁴ Cédrene-Skylitzès, p. 597.

figuraient encore pour la forme dans les registres de l'administration et des finances. Leur poussée alla jusqu'à Andrinople¹. Des chefs petchénegues résidèrent ainsi pendant longtemps à Preslav, la capitale de l'ancien „empire“ de Bulgarie², dont ces nouveaux barbares paraissaient entendre être les héritiers. Grâce à leur voisinage, et à leur concours, des chefs de la population romaine, qui se conservait de ce côté aussi, dans cette région bien peuplée³, se saisirent des villes danubiennes, encore florissantes, se détachant encore une fois de la „Romania“.

Un de ces toparquès, Tatos, puis Satzias, dont le nom se conserve dans la ville d'Isaccea, sise au gué du Danube, à l'entrée de l'ancienne Scythie Mineure⁴, se maintinrent longtemps dans une situation prépondérante. A côté, dans cette même région, un Sesthlav, un Chalis au nom petchénegue apparaissent dans les mêmes sources, alors que le Danube, fortifié par l'Empire, était défendu par un duc du Paristrion⁵. Soutenu aussi par les Coumans, par les Hongrois.

¹ *Ibid.*, p. 600.

² *Ibid.*, pp. 483, 486, 525, 582. Aussi Psellos, p. 247; Attaliatè, p. 67 et suiv. Cf. notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I. Kékauménos est vaincu par eux; Cédrene-Skylitzès, p. 599.

³ Πολλὰ καὶ μεγάλα πόλεις ἐκ πάσης γλώσσης συνηγμένον ἔχουσαι πλῆθος καὶ ὀπλιτικὸν ὃ μικρὸν ἀποτρέφουσαι; Anne Comnène, p. 204. Elles recevaient, dans leur complète autonomie, des subsides annuels de l'Empire et fournissaient des denrées aux „Scythes“ (Petchénègues). Prises par le logothète Nicéphore, elles admirent le patronage des Petchénègues (*ibid.*, p. 205). — Sur Silistrie byzantine voy. Iorga, dans la „Revue historique du Sud-Est européen“, année 1931, pp. 226-227.

⁴ Nommé aussi Τάτρος dans Anne Comnène. En roumain Tatul. On a proposé aussi une étymologie arménienne.

⁵ Voy. Cédrene-Skylitzès, p. 719; Attaliatè, pp. 207-210. Notre article dans la „Revista Istorică“, V, et les travaux ultérieurs de M. N. Bănescu, *Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 439 et suiv.; *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas Danube*, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, II; *Nouveaux duchés byzantins: Bulgarie et Paristrion*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, 1923; cf. le même, *Paristrion*, dans les „Analele Dobrogei“, II (1921), pp. 313-317.

Tatos ne ut même pas être délogé par l'expédition que l'empereur Isaac Comnène mena en personne contre lui¹. Le fonctionnaire byzantin Nestor, qui fut envoyé pour détruire le Silistriote et ses alliés, finit par faire cause commune avec eux².

Sous le règne de Michel Ducas (1071-1078), fils de l'empereur Constantin³, éclata une nouvelle révolte bulgare. Des chefs de cette nation, autres que ceux qui gouvernaient à proximité des Petchénègues danubiens, demandèrent un empereur à Michel ou Michaïlas, le souverain des Serbes de l'Adriatique, qui avait étendu, à ce qu'il paraît, ses frontières jusque vers le royaume hongrois. Michailas leur donna son propre fils, Constantin Bodine, proclamé à Skopi, qui prit, comme empereur bulgare, le nom du fondateur de cette „Esclavonie“, Pierre⁴. La révolte gagna Kastoria, Prespa, l'ancienne résidence de Samuel: elle se propageait donc le long de la montagne, soutenue certainement par les Vlaques, les Albanais et ce qu'il restait de „Maniakites“. Des bandes paraissaient à Niche. L'hiver favorisait leurs progrès. Ce ne fut que grâce aux francopoules que l'Empire put recouvrer ses droits dans ces régions. Bodine fut pris et interné à Antioche, d'où il sera délivré par des marchands vénitiens; il sera plus tard le successeur de son père et de son oncle Radoslav en Serbie⁵. Comme roi serbe, Bodine n'oublia pas, du reste, son ancienne ambition, et, appuyé par les Croates, dont le pays prospérait, par les pirates de Dioclée, par les Petchénègues et Coumans et sûr des Hongrois, il osa tenter par deux fois, jusqu'à l'époque de l'avènement d'Alexis Comnène (1081), d'enlever les villes de Niche et Skopi, tout en avançant du côté de Syrmium et de Vidine⁶. Comme chef serbe, Rome l'avait reconnu roi:

¹ Voy. Anne Comnène, I, p. 57: ἀγαλμα φύσεως.

² Cédrene-Skylitzès, pp. 719; Attaliatè, pp. 207-210. L'empereur Nicéphore le Botaniatè pacifia, un moment, le Danube; *ibid.*, p. 302.

³ Cédrene-Skylitzès, pp. 644-645, 646.

⁴ Un chef Πέτρολος; *ibid.*, I, p. 716.

⁵ *Ibid.*, p. 718.

⁶ Bryennius, p. 100.

„Bodinus, rex Slavorum gloriosissimus“¹. Il avait épousé une Italienne de Bari, „la reine Jacinthe“². Quelques années après la révolte de Bodine, Nicéphore Bryennios, duc de Durazzo, qui avait été rappelé, se dirigea avec des troupes vers Andrinople, où l'attendait une femme d'une grande influence, la Batatzène, et fut proclamé à Traïanoupolis, étant reconnu par les villes voisines, Rhodostos, Panion; Héraclée, qui refusa de l'accepter, fut brûlée. Il put passer tranquillement l'hiver dans son camp d'Atira (1078). Mais, au printemps, le jeune Alexis Comnène, employant des bandes petchénegues³ et des vaisseaux russes, put en finir avec lui⁴.

Puis un autre prétendant byzantin, Nicéphore Basilakios, de Durazzo lui aussi, refit la carrière de rebelle de Maniakès et vint, avec ses alliés petchénegues, échouer du côté de Thessalonique, où il avait mené ses francopoules, ses Albanais et ses Vlaques. Alexis, maintenant „sébeste“, le vainquit, lui aussi⁵. A cette époque, peu avant l'ère nouvelle ouverte par la dynastie des Comnènes, il y avait à Philippopolis aussi un révolté de religion paulicienne qui portait le nom albanais de Lékas, — c'est l'avènement d'une nouvelle race —, et Mésembrie, désobéissante envers l'empereur, avait pris pour chef un Bulgare du nom de Dobromir⁶.

Une conscience provinciale séparatiste s'était formée aussi en Macédoine, parmi les „Rhomées“ du côté de Philippopolis, d'Andrinople, des villes du littoral, Sélymbrie, Rhodostos, Panion,

¹ Voy. dans le recueil de Smičiklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae*, etc. II, Agram 1904, p. 26, les „filii regis Bodini“. Il y eut aussi des combats contre le Serbe Vlkani; Cédrene-Skylitzès, pp. 368, 413, 436, 439; cf. Attaliatè p. 148.

² Il participe au combat de Durazzo (Bryennius, pp. 213-214). Cf. *ibid.*, pp. 368, 411.

³ Attaliatè, p. 290; cf. Kékauménos, pp. 17, 22-24.

⁴ Cédrene-Skylitzès, pp. 729-731; Attaliatè, p. 242 et suiv.

⁵ Cédrene-Skylitzès, pp. 739-740. Sur la *εῤῥσις τοῦ Βασιλακίου*; *ibid.*, p. 741. Aussi Attaliatè, p. 298 et suiv.; Bryennius, pp. 37 et suiv., 104-105.

⁶ Cédrene-Skylitzès, p. 741 et suiv.; Attaliatè, pp. 300-302.

qui soutiendront plus tard ce prétendant Nicéphore Bryennios. Un officier d'origine asiatique, Léon Tornikios, avait été disgrâcié et tondu comme moine. De grands propriétaires du thème macédonien, gens très riches et puissants — une ville entière, Rhodostos, était, pour ainsi dire, la propriété de la puissante famille des Batatzès —, le prirent avec eux et l'enlevèrent de Constantinople. Bientôt Léon, proclamé empereur, eut pour lui la Macédoine entière. Il n'hésita pas alors à assiéger Constantinople, et les habitants de la ville impériale eurent pendant des semaines d'anxiété le loisir de voir l'usurpateur, magnifiquement vêtu et armé, faire le tour des murs, accompagné d'un cortège luxueux, pendant que son armée couvrait d'injures et d'imprécations le pauvre vieux Monomaque, qui, tout transi, tellement il était malade et usé, grâce à des agréments du pouvoir tels que la belle, Skléraina¹, les esclaves ibères² de sang royal et autres, paraissait comprendre à peine ce qu'on lui disait.

Il y eut un moment où Constantinople devait forcément et nécessairement succomber, mais la fortune préféra au somptueux Léon ce goutteux Constantin IX. L'usurpateur, que défendaient jusqu'à des Sarrasins et des Bulgares³, et son principal appui, Batatzès, furent aveuglés, et le dernier fit entendre pendant cet affreux supplice ces seules paroles, dignes des temps les plus beaux de l'antiquité: „l'Empire romain perd en moi un bon soldat!“⁴. Le prince s'établit ainsi que tout rebelle contre le „basileus de Romanie“, „qui cherche à détruire la paix“, „doit périr lui-même“ (1047)⁵. Une seconde fois la Macédoine manifesta ses préférences et

¹ Cédrene-Skylitzès, p. 556.

² Cf. Attaliatè, pp. 44-45.

³ Attaliatè et Bryennios. Cf., pour la participation des Sarrasins à la vie de l'Empire, Attaliatè, pp. 34, 78.

⁴ Psellos, p. 262; Cédrene-Skylitzès, pp. 562, 564-566.

⁵ Kékauménos, p. 73: Οὐδέποτε γὰρ τις ἐτόλμησεν ἀνταρσίαν ποιῆσαι κατὰ τοῦ βασιλέως τῆς Ῥωμανίης, πειρώμενος διαφθεῖραι τὴν εἰρήνην, καὶ οὐ αὐτὸς διεφθάρη.

ses intentions en proclamant contre Michel Ducas Nicéphore Bryennios. Ce second usurpateur macédonien se maintint aussi contre le prétendant, venu d'Asie, Nicéphore Botaniate, „le Jardinier“, et fut enfin aveuglé par ordre de ce dernier¹. Cependant lorsqu'on apprit la mutilation de ce bon général, une partie de la garnison de Constantinople se leva contre le vainqueur, qui échappa difficilement à la colère des soldats (1078).

Mais ce qui rendait impossible les gouvernements de Capitale, de Palais et d'antichambre, c'était l'état dans lequel se trouvait cette Asie qui formait depuis longtemps la partie la plus florissante et la plus digne d'intérêt de l'Empire.

¹ Sur cette révolte voy. Robert Schütte, *Der Aufstand des Leon Tornikes im Jahre 1047*, „Programm“ de Plauen, 1896. Cf. Gfrörer, *Byz. Geschichten*, III (1877), pp. 451-464.